title : Journal de l’Empire (1810-03-16), Théâtre français, *Le Malade imaginaire*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1810/theatrefrancais/maladeimaginaire

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Mardi 6 mars 1810.

created : 1810

language : fre

# Théâtre Français. *Le Malade imaginaire* [extrait].

Depuis le Carnaval, cette comédie de Molière se donne très souvent, et l’on y rit toujours. Je ne crois pas que les comédiens louent exprès des rieurs. J’entends cependant des gens de mauvaise humeur qui se plaignent qu’on leur parle trop de médecine et de lavements : ce qui leur paraît plus dégoûtant que risible. Ces gens-là sont plus délicats qu’on ne l’était à la cour de Louis XIV ; ils ont un meilleur ton, un goût plus noble que les femmes les plus spirituelles et les plus galantes qui faisaient l’ornement de la cour la plus polie de l’univers : ils aimeraient mieux sans doute qu’on leur parlât de bienfaisance, de sensibilité, de métaphysique, de chimères, de niaiseries romanesques. Puisque la comédie a pour objet de peindre les travers et les faiblesses de l’humanité ; puisque Molière s’est proposé de nous ouvrir l’intérieur de la maison d’un homme qui se croit malade et qui est la proie des médecins, il faut bien que dans cette maison on parle de médecine et de lavements. Mais quel art ! Quel génie ! Quelle profondeur de raison dans la peinture si vraie de cet homme que la peur de la mort fait mourir tous les jours sn détail, et dont la vie a tous les symptômes de la maladie ! Quelle admirable leçon pour une infinité de gens qui se tuent pour se faire vivre ! Quel excellent préservatif contre la crédulité aveugle qui nous rend esclaves des médecins ! Quel tableau du charlatanisme ignorant et du pédantisme barbare des médecins de cette époque, très différent de ceux d’aujourd’hui ! Les nôtres peut-être ne guérissent pas davantage, mais ils tuent beaucoup moins. Combien n’y a-t-il pas dans le monde de ces femmes intéressées qui, comme Béline, caressent d’imbéciles maris dont elles souhaitent la mort pour s’enrichir de leurs dépouilles. Quelle décence, quelle retenue, quelle noble fermeté, quelle piété filiale dans le rôle d’Angélique, fort supérieur à celui des amoureuses ordinaires, et que Mlle Rose Dupuis joue très bien !

M. Diafoirus est une imagine fidèle de l’aveuglement des pères sur les défauts de leurs enfants : on le voit rassembler tous les signes d’incapacité et de bêtise pour un faire un mérite à son imbécile de fils. On peut observer que la pièce fut jouée dans le temps où la découverte de la circulation du sang n’était pas encore généralement admise dans les écoles, quoique depuis longtemps ce soit une vérité démontrée ; on peut dire qu’une vérité ignorée d’Hippocrate et de Galien n’est peut-être pas d’une nécessité absolue dans la médecine. Ils s’agirait de savoir si, toutes choses égales d’ailleurs, il est mort autant de monde avant qu’après la découverte de la circulation du sang. Je crois qu’il en est mort autant. Diafoirus loue son fils de son opposition aux nouveautés : c’était sans doute par stupidité ; et le père se sert d’une expression excellente, lorsqu’il dit que son fils Thomas n’a jamais voulu les comprendre. Mais en général, le caractère du sage est de se défier des nouvelles opinions morales, politiques et scientifiques. Nous lisons que les Lacédémoniens ne voulurent pas même qu’on perfectionnait leur lyre et leur musique ; ils chassèrent come un novateur dangereux l’artiste qu’on eût ailleurs récompensé comme un génie créateur. On me répondra comme Angélique à Thomas Diafoirus : « Les anciens, Monsieur, étaient les anciens, et nous somme les gens d’aujourd’hui. » Je le sais bien ; aussi ne suis-je pas assez fou pour tuer ce trait des Lacédémoniens : je ne fais que le citer, en permettant à tous ceux qui voudront de le regarder comme un trait de folie, quoique je sois bien éloigné de penser ainsi.

Comment se fait-il que cette pièce, où il est tant question de lavements et de médecine, fournisse tant d’observations au littérateur, au moraliste, tandis que ces pièces d’un si bon ton, d’une si agréable tournure, ne fournissent absolument rien ? C’est qu’elles n’ont rien de naturel et de vrai, et ne sont remplies que d’un joli jargon vide de sens et d’idées.

La cérémonie est une farce, j’en conviens ; mais cette farce est ennoblie par la critique, ou si l’on veut, par la sature en cela, elle est fort supérieur à celle du *Bourgeois Gentilhomme*, qui ne signifie rien. Autrefois tous les sujets se faisaient un devoir de paraître à cette cérémonie : le public passait en revue ce jour-là son régiment de comédiens ; il distribuait les encouragement suivant le mérite de chacun : on aurait pu apprécier le talent d’un acteur ou d’une actrice, d’après la dose d’applaudissements qu’il recevait en passant. Il est vrai que dans ce temps-là les applaudissements signifiaient quelque chose ; ils ne signifient plus rien aujourd’hui : voilà pourquoi cette cérémonie n’est plus une revue, mais une corvée dont les comédiens se dispensent le plus qu’ils peuvent.